

Gilio, Maria Esther, *La guérilla tupamara*, Calman-Lévy, Paris, 1972

Daniel Gay

Volume 4, Number 4, 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700369ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700369ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gay, D. (1973). Review of [Gilio, Maria Esther, *La guérilla tupamara*, Calman-Lévy, Paris, 1972]. *Études internationales*, 4(4), 566–567.
<https://doi.org/10.7202/700369ar>

États-Unis, pour contrôler ses exportations, contredisent les prédictions de Kahn, à savoir que le Japon aura toujours un accès adéquat à la plupart des ressources et des marchés du reste du monde.

En autant que les relations d'ordre économique entre les deux pays soient concernées, l'auteur a négligé de mentionner que les deux économies, américaines et japonaises, sont presque complémentaires: un argument vital pour prédire les relations politiques futures entre les deux pays. Il a aussi oublié de mentionner la supériorité presque absolue des États-Unis en matière de technologie dans les domaines de l'exploration de l'espace, des ordinateurs, de l'énergie nucléaire, etc. Il indique seulement que dans le domaine de la technologie, le Japon a « rattrapé » les États-Unis, ce qui est loin d'être la réalité.

Pour ces raisons, le lecteur averti peut évaluer cet ouvrage comme étant, sous certains aspects, déconcertant. Il demeure cependant un livre que le public intéressé aura du plaisir à lire. C'est un volume populaire qui peut servir pour approfondir ses connaissances sur le comportement du Japon moderne.

Il y a beaucoup de généralisations bien construites sur la société japonaise, sur son style administratif, ce qui constitue une somme d'information fort utile pour l'homme d'affaire occidental dans ses relations avec son homologue japonais, surtout pour comprendre le fonctionnement ou l'essence « d'un conglomerat de conglomerats »: Le Japon S.A.

L'étudiant intéressé au management dans le style japonais devrait, cependant, consulter les ouvrages du professeur Chie Nakane sur ce sujet, aussi bien que ceux portant sur la structure de la société japonaise, ouvrages qui malheureusement n'apparaissent pas dans la bibliographie citée par Kahn.

H. MATSUSAKI

*Faculty of Business,
University of Calgary*

GILIO, Maria Esther, *La guérilla tupamara*, Calman-Lévy, Paris, 1972.

Depuis la fin des années cinquante et surtout au début des années soixante, des théoriciens du

développement, aux États-Unis et ailleurs, ainsi que des fonctionnaires internationaux se sont donnés pour tâche de favoriser la croissance des *middle sectors* en Amérique latine, ou de renforcer leur pouvoir d'achat, convaincus que la stabilité politique et la mobilité verticale contribueraient à atténuer les disparités socio-économiques et désamorcer le potentiel révolutionnaire de groupes politiquement significatifs, et garantiraient du même coup le « progrès social ».

Or comment se fait-il qu'un pays comme l'Uruguay, décrit, dans un passé encore récent, comme « la Suisse de l'Amérique latine », « portrait de la démocratie », etc., et où la classe moyenne est comparativement forte et prospère, se soit transformé, presque en un clin d'œil, en foyer ardent de la révolte populaire dont les Tupamaros sont l'expression la plus dramatique ?

On sait gré à Maria Esther Gilio d'avoir expliqué, en si peu de mots, pourquoi le phénomène tupamaro a surpris l'Amérique et jusqu'à un certain point, la gauche uruguayenne.

« La survivance des formes idéologiques qui correspondent à un passé de stabilité politique et d'une exceptionnelle prospérité économique qui ont rendu possible la légitimation des formes libérales et démocratiques du gouvernement » (Introduction, pp. 9-10) joue un rôle clé dans l'interprétation des caractéristiques de la crise. Or face à la cristallisation de l'ancienne classe capitaliste des éleveurs et à l'enrichissement par l'État de vastes secteurs moyens qui se constituent en bureaucratie civile du système, se dresse une population en marge des structures de production.

Avant et après la Seconde Guerre mondiale, on procède à une certaine démocratisation des structures du pouvoir, mais celle-ci s'effectue sur la base d'un compromis avec la bourgeoisie uruguayenne et n'affecte point ses intérêts fondamentaux. D'ailleurs, « en Uruguay il y a toujours eu de la misère... ; la classe moyenne, la plus nombreuse était satisfaite. Elle mangeait, elle s'instruisait, elle savait que le monde était changeant, elle avait un horizon culturel. Quand la situation commence à se détériorer, les hommes les plus politisés de cette classe se rendent compte de la profondeur de la crise. En même temps, les travailleurs en ressentent les effets dans leur chair » (pp. 12-13).

Face à une bourgeoisie conquérante qui, à titre de concessions, crut habile d'adoucir les contradictions plutôt que de la polariser, et aux « directeurs intellectuels » de la gauche qui proposaient plutôt des solutions traditionnelles de contestation et d'astuce, les exploités forgèrent presque d'eux-mêmes l'arme de la confrontation directe. Les Tupamaros entraient sur la scène de l'histoire...

On peut regretter que l'analyse dialectique de l'auteur soit trop brève : cinq pages seulement. Toutefois, Maria Esther Gilio utilise une méthode d'analyse intéressante : la méthode de l'ethnographie politique. En effet, *La guérilla tupamara* est un ensemble de reportages et de témoignages sur la situation intérieure de l'Uruguay et l'épopée presque légendaire des Tupamaros. Ce sont les soldats de la révolution qui parlent. Ainsi, tour à tour, défilent devant le lecteur, l'État qui démissionne ; l'École qui rejette les « damnés de la terre » ; l'Église qui fait volte-face et applaudit les héros et les martyrs de la guérilla ; la garde prétorienne qui assassine ; les révoltés qui ne se soumettent pas... Au demeurant, ce récit nous paraît plus riche, plus convainquant, plus actuel et plus brutal que *les Tupamaros* (1971) d'Alain Labrousse, par exemple.

La guérilla tupamara, qui a obtenu le Prix international *Casa de las Américas*, est plus qu'une radiographie de la dictature politique et économique exercée par l'oligarchie et la bourgeoisie consulaire uruguayennes alliées à l'impérialisme américain, dans « la Suisse de l'Amérique latine ». On y retrouve l'Amérique latine « à l'heure des brasiers ».

Daniel GAY

Sociologie
Université Laval

PENROSE, Edith, *The Growth of Firms, Middle East Oil and Other Essays*, Frank Cass & Co. Ltd, Londres, 1971, 336p.

À première vue, le titre du dernier livre de l'auteur a de quoi surprendre car on saisit mal la relation entre la croissance des entreprises et le pétrole du Moyen-Orient. Cependant, la fin

de ce titre nous éclaire un peu : il s'agit en effet d'un recueil d'articles publiés par madame Penrose sur une période d'une vingtaine d'années et de ce fait couvrant des sujets assez disparates. Cela ne signifie pas, cependant, qu'il n'y ait aucune unité dans ce livre, que les articles ne développent aucun thème de fond. Bien qu'il s'agisse essentiellement d'une rétrospective de la pensée économique de madame Penrose, il faut reconnaître que cette évolution a suivi un chemin on ne peut plus logique. Partant de la théorie de la croissance de l'entreprise, Edith Penrose en vient rapidement à étudier l'investissement à l'étranger comme l'une des possibilités de croissance d'une firme, surtout d'une firme qui a déjà atteint un développement considérable. Cette étude l'entraîne alors dans une analyse pénétrante du monde de l'entreprise plurinationale, en particulier de ses relations avec les pays hôtes dans lesquels elle s'installe. Les nombreux contacts de madame Penrose avec les pays du Moyen-Orient, l'ont tout naturellement amenée à concentrer son attention sur le secteur pétrolier qui est probablement le secteur industriel qui compte le plus d'entreprises plurinationales. De là à s'intéresser aux problèmes économiques généraux des pays du Moyen-Orient il n'y avait qu'un pas, qu'elle franchit rapidement.

La structure du livre que nous étudions reflète fidèlement ce cheminement des intérêts de l'auteur. La première section traite de la théorie de la croissance des firmes et de l'investissement à l'étranger ; la deuxième est centrée sur l'industrie du pétrole ; les troisième et quatrième traitent des problèmes économiques spécifiques aux pays du Moyen-Orient et de leur développement. La première section nous semble de loin la partie la plus importante, du moins sur le plan théorique, aussi en développerons-nous brièvement trois thèmes fondamentaux : la contribution de madame Penrose à la théorie de la croissance des entreprises, l'investissement à l'étranger, enfin l'avenir des entreprises plurinationales.

1 - *La théorie de la croissance des firmes*

L'apport de E. Penrose à cette théorie, culminant dans la publication d'un ouvrage sur ce sujet (*The Theory of the Growth of the Firm*, Oxford : Basil Blackwell, 1959), est beaucoup